ESSAI

N.° 130.

Sur l'Epoque critique et sur les Moyens propres à prévenir les accidens et les maladies qui en dépendent.

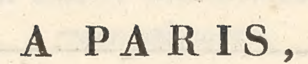
Présenté et soutenu à la Faculté de Médecine de Paris, le 3 août 1812,

PAR C. A. M. PELOUX, de Mont-Revel

(Département de l'Ain),

Elève de la Faculté de Médecine de Paris; Membre émérite de la Société d'Instruction médicale.

> *Natura suî conscia, crises moliendo magis proficit, quàm medici suis remediis.*
>
> BAGL., *de Crisi et diebus criticis*, lib. 1, fol. 67.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1812.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ, *Examinateur.*
M. LALLEMENT, *Examinateur.*
M. LEROY, *Examinateur.*
M. PELLETAN, *Examinateur.*
M. PERCY, *Examinateur.*
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. SUE.
M. THILLAYE.
M. PETIT-RADEL.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX, *Président.*
M. DUPUYTREN.

A LA MÉMOIRE DE MON AÏEUL,

MONSIEUR HUCHET,

DOCTEUR EN CHIRURGIE.

AUX AUTEURS DE MES JOURS.

La plus tendre amitié, le plus profond respect et la plus vive reconnaissance.

A MON ONCLE,

MONSIEUR PELOUX,

Juge-de-Paix à Mont-Revel.

Témoignage de mon sincère attachement et de ma parfaite reconnaissance.

C. A. M. PELOUX.

INTRODUCTION.

Si les femmes sont intéressantes à toutes les époques de leur vie, elles le deviennent bien davantage encore lorsqu'elles ont rempli un des buts de la nature, celui de la procréation, lorsqu'après avoir souvent épuisé toute leur vie pour nous la transmettre, elles sont exposées à une foule de maux qu'amène la cessation du flux menstruel: moment terrible à passer, mais qui l'est bien plus pour celles qui se sont soustraites à la douce obligation de devenir mères. Qui ne lit avec horreur l'histoire de ces peuples barbares qui chassaient ces malheureuses à cette époque de leur vie, et les massacraient même quelquefois? Etait-ce là la récompense qui leur était due pour avoir fourni des hommes à l'État? Dois-je peindre la honte qui rejaillit d'une telle action? A quel fils peut-on présenter un tel tableau sans le faire frissonner?

Je diviserai cet Essai en trois parties: dans la première, je considérerai les phénomènes observables pendant et après la cessation de la menstruation, lorsqu'elle se fait d'une manière naturelle. Dans la seconde je m'occuperai des accidens et des maladies qui peuvent survenir pendant ou à la suite de l'époque critique. Enfin, dans la troisième partie, j'indiquerai les moyens qu'il est essentiel de mettre en usage pour prévenir une foule de maux qui accablent le sexe le plus intéressant.

Vouloir présenter quelque chose de nouveau sur le sujet de ma dissertation, espérer même approcher des auteurs qui s'en sont occupés, serait sans doute montrer beaucoup de présomption ! Trop heureux si les célèbres Professeurs de cette Faculté y trouvent quelques-uns des principes qu'on ne cesse de puiser dans leurs savantes leçons, et pour lesquelles je suis bien aise de leur témoigner publiquement ma reconnaissance !

Ce dernier mot ne peut jamais sortir de ma bouche (et toujours il est présent à mon cœur) sans me rappeler celle que je dois au praticien célèbre, M. *Récamier*, qui m'a sauvé la vie, et dans les leçons cliniques duquel j'ai puisé une partie de mon instruction. Qu'il daigne donc recevoir ici l'hommage sincère de la reconnaissance la plus vive et de l'attachement le plus vrai !

ESSAI

Sur l'Epoque critique et sur les Moyens propres à prévenir les accidens et les maladies qui en dépendent.

PREMIÈRE PARTIE.

Confondue avec l'homme dans sa première enfance, ne s'en distinguant dans l'âge suivant que par des traits plus délicats, un teint plus brillant, une sensibilité plus grande, plus de finesse dans l'esprit, et quelques autres nuances plus faciles à saisir qu'à exprimer, la femme ne prend complètement les caractères qui lui sont propres qu'à l'époque de la puberté. Alors, en effet, on observe le développement des organes de la génération, de la voix, de la poitrine; les mamelles surtout se font remarquer et par leur dureté, et par une sensibilité spéciale; des douleurs dans les reins, dans les lombes, au-dessus du pubis; des lassitudes dans les cuisses, une inquiétude particulière dans les membres, vers les parties génitales, annoncent l'établissement de la menstruation, qui suit ensuite une marche plus ou moins régulière pendant un espace de temps plus ou moins considérable. De nouvelles sympathies s'établissent; l'encéphale se trouve vivement influencé et réagit sur tout le reste de l'économie. Voyez une jeune personne à l'âge de quatorze à quinze ans : à la place de cette gaîté et si vive et si folle dont elle était animée, vous ne rencontrez que mélancolie, inquiétude et préoccupation; elle cher-

che la solitude, soupire, rougit, pâlit sans pouvoir se rendre compte de ce qu'elle éprouve :

> C'est un bois qui lui plaît, c'est un désert qu'elle aime ;
> Son cœur plus recueilli jouit mieux de lui-même ;
> La nature un peu triste est plus douce à son œil,
> Elle semble en secret compatir à son deuil.
>
> DELISLE.

Des considérations plus étendues sur l'époque de la puberté et sur la menstruation, nous seraient sans doute de la plus grande utilité. En effet, si nous suivions la femme depuis l'époque de sa naissance jusqu'au moment où elle perd la faculté de procréer, si nous examinions surtout ses habitudes, son tempérament, ses passions plus ou moins modifiées par la société, l'abondance ou la petite quantité du flux menstruel, l'époque plus ou moins tardive à laquelle il se manifeste, le temps qu'il dure, l'influence du climat, nous y trouverions une multitude de raisons pour modifier les conseils hygiéniques et les divers autres moyens nécessaires dans un grand nombre de cas? Mais la forme de cet essai ne me permet pas d'embrasser mon sujet sous ces différens points de vue. Je me hâte donc d'arriver à l'époque de la menstruation que je veux considérer plus particulièrement.

C'est ordinairement de quarante-cinq à cinquante ans que cette évacuation périodique est sur le point de disparaître, bien que cette cessation présente une foule d'anomalies suivant les climats, les constitutions, les tempéramens, le genre de vie, etc. C'est alors que la femme commence à cesser d'être propre à la procréation ; elle cesse de vivre pour l'espèce, mais prend une existence individuelle et particulière. On voit cependant à cette époque de la vie beaucoup de femmes être encore aptes à la génération, et le flux menstruel se prolonger chez elles au-delà de la cinquantième année, tandis que chez quelques-unes il se supprime vers la trente-sixième ou quarantième, et même quelquefois beaucoup plutôt.

Beaucoup de savans distingués, excellens observateurs, *Haller* et

Stall entre autres, rapportent une foule d'observations de femmes réglées à soixante-dix, quatre-vingt et quatre-vingt-dix ans, enfin jusqu'à la vieillesse la plus reculée. M. *Gardien* a connu une femme chez laquelle ce flux était très-régulier à l'âge de soixante-quinze ans. *Astruc* fait cependant remarquer qu'on doit se défier d'un écoulement qui outre-passe le terme ordinaire. L'observation apprend, dit cet auteur, que souvent ces prétendues menstruations que l'on avait crues se prolonger bien au-delà de la cinquantième année, sont un état de maladie, et proviennent d'ulcérations ou d'engorgemens à l'utérus : il y a encore plus lieu de craindre que ces règles tardives ne soient un état contre nature, et ne dépendent de quelques vices de la matrice, si, comme l'observe *Haller*, ces règles ne sont survenues qu'après une longue suppression. Toutes les fois cependant que les menstrues coulent régulièrement, qu'elles ne sont précédées, accompagnées, ni suivies d'aucun accident, il faut les respecter.

Il est d'observation, je crois, que le terme de la cessation des règles se trouve en rapport avec le moment de leur apparition : il paraît même que celle-ci a une influence marquée sur la première, et que toutes les femmes sont réglées à peu près pendant le même espace de temps ; mais que la menstruation commence et finit plutôt chez les unes, plus tard chez les autres. Du reste, on peut dire avec vérité que la cessation des menstrues s'accompagne plus ordinairement d'accidens plus graves et de plus fâcheux effets que leur apparition. Pour nous en convaincre, il suffit de jeter les yeux en arrière, et de voir une infinité de circonstances survenues pendant l'époque de la menstruation : telles que les irrégularités et les suppressions des menstrues, les maladies et les avortemens; et indépenpendamment de tout cela encore, des excès dans les plaisirs de l'amour, soit avant, soit pendant l'époque critique, qui non-seulement prolongent la durée de ce flux, mais qui en determinent tellement l'accroissement, que souvent il constitue de véritables pertes, et amène une cessation plus ou moins orageuse.

Aux approches de la cessation des règles, les fonctions auxquelles la matrice était destinée pendant le temps où la femme pouvait devenir mère s'affaiblissent. Cet organe n'éprouve plus chaque mois cet état d'éréthisme qui annonçait la révolution périodique : les femmes sont alors fréquemment sujettes à des bouffées de chaleur à la face, des maux d'estomac, des tiraillemens dans cette partie, suivis de sueurs plus ou moins copieuses, à des engourdissemens dans les jambes, une fatigue très-grande après le plus léger exercice, et souvent une tuméfaction considérable des parties génitales, et une irritation telle dans ces parties, que les femmes désirent alors avec la plus vive sollicitude l'approche d'un homme. On observe également une irrégularité très-grande dans l'apparition des règles, soit pour le temps, soit pour la durée, soit pour la quantité, sans que la femme en éprouve d'incommodités graves ; et ce signe est le plus constant, car il est peu de femmes qui, à cet âge, ne se plaignent de ces dérangemens. Tantôt les menstrues reviennent plus souvent et en plus grande abondance ; quelquefois même ce flux est immodéré : tantôt elles restent un espace de temps beaucoup plus long sans paraître, et sont remplacées par des fleurs blanches, que l'on doit respecter lorsqu'elles n'occasionnent que peu d'accidens, parce que la nature emploie souvent ce moyen pour rendre le changement qu'elle opère moins brusque. Quelquefois les organes générateurs ne perdent pas tout à coup cette propriété particulière qui y fait affluer les liquides. On a vu des femmes qui éprouvaient encore, dix à douze ans après la cessation du flux menstruel, une pléthore locale accompagnée d'accidens particuliers.

Le docteur *Fothergill* (Conseils aux femmes de quarante-cinq à cinquante ans, traduit de l'anglais, par M. le professeur *Petit-Radel*) observe « qu'il est beaucoup de femmes chez lesquelles l'écou-
« lement périodique cesse, sans qu'elles aperçoivent aucun change-
« ment dans l'état ordinaire de leur santé. Il en est quelques-unes
« qui, ayant toujours souffert pendant une grande partie du temps
« destiné aux apparitions menstruelles, paraissent reprendre une

« vigueur et une santé qu'elles ne connaissaient point entre les pé-
« riodes de la menstruation. L'on voit ainsi des complexions frêles et « délicates, ou singulièrement relâchées par des évacuations co-« pieuses, se trouver très-bien de leur cessation ». Débarrassées d'une fonction incommode, et alors parfaitement inutile, on voit ces femmes renaître, pour ainsi dire, et jouir d'une nouvelle existence; elles ont perdu peu à peu de l'éclat et de la fraîcheur dont elles ont brillé pendant leur jeunesse; leurs goûts et leurs idées ont changé, mais elles ne cessent pas pour cela de plaire encore : un embonpoint agréable, des couleurs assez fraîches, une santé parfaite remplacent souvent les langueurs, les tourmens, tous les maux enfin que leur occasionnait une menstruation irrégulière. Leurs plaisirs, il est vrai, sont moins vifs; mais elles goûtent un bonheur tranquille que le temps orageux des passions ne peut plus troubler.

« Les femmes qui ont vécu suivant le vœu de la nature, qui ont « été mères de famille, et ont mené une vie active et laborieuse, « dit le célèbre auteur de la Nosographie philosophique, passent en « général l'époque critique sans éprouver de maux notables ». Mais il est vrai de dire aussi que toutes les femmes n'ont pas le même bonheur, et que c'est particulièrement à l'époque dont nous parlons que se développent ces affections inquiétantes et anomales, ces désordres profonds et organiques, qui impriment aux fonctions intellectuelles et morales des femmes un caractère si mobile, qui portent dans leur esprit tant de faiblesse, dans leur ame tant de pusillanimité, dans leurs actions tant de caprices et d'inconstance, qui condamnent quelquefois tout le reste de leur existence à la douleur et aux pleurs. Et dans quelle classe de la société observons-nous plus particulièrement ces différens troubles? chez les femmes du monde, habituées à mener une vie molle et oisive, ne vivant qu'au milieu d'une atmosphère malsaine, dont la santé est détériorée par le feu et le tumulte des passions, la profusion des mets, l'abus des parfums, des liqueurs fermentées, et la jouissance de mille plaisirs. Voyez au contraire près d'elles les femmes de la

campagne : chez celles-ci la menstruation est presque sans orage, elle est ordinairement peu abondante, parce qu'elles sont adonnées à des travaux qui déterminent une grande transpiration (transpiration salutaire bien préférable à celle que s'occasionnent les femmes du grand monde par leur coucher mou, dont l'action affaiblissante amène le plus communément des flux immodérés, souvent non-seulement difficiles à arrêter, mais occasionnant même ces affections organiques de l'utérus, le désespoir des gens de l'art). L'air qu'elles respirent, le régime frugal et salutaire qu'elles suivent depuis long-temps, n'exigent presque aucun changement dans leur conduite à l'époque critique. Aussi ne rencontre-t-on des affections de la matrice, parmi ces femmes, que chez celles qui sont plongées dans la misère, et dont les travaux sont excessifs. Que de maux, que de regrets se préparent donc les jeunes femmes qui ne savent mettre aucune borne à leurs plaisirs! Que de privations elles s'imposent pour un âge plus avancé! Et combien de soins ne leur deviennent-ils pas nécessaires pour remédier aux différens accidens qu'aura amenés une vie voluptueuse, qu'elles auront cru avoir entourée de quelque éclat!

Mais indépendamment des accidens énumérés plus haut, il en est d'autres qui méritent aussi quelque importance : ce sont le plus ordinairement, des éruptions, des efflorescences cutanées, de la gêne dans la respiration, des étourdissemens, des bouffées de chaleur accompagnées d'un sentiment de suffocation et d'une sueur légère, des digestions pénibles, un sommeil très-agité et presque nul. Ces accidens subsistent plus ou moins de temps, et décroissent toujours d'une manière d'autant plus sensible, que le terme de la cessation est plus prochain, et que l'économie s'accoutume davantage à ce changement. Cependant il n'est pas rare de voir ces symptômes augmenter d'intensité, et devenir la source de maladies quelquefois rebelles, et qu'aggrave encore l'imagination chez les femmes assez faibles pour croire avec la multitude ignorante que le sang des règles possède des qualités

délétères, qui rendent toujours préjudiciables à leur santé la cessation de cet écoulement. Le chagrin qu'elles éprouvent de ne plus se voir, comme autrefois, l'objet du culte et des hommages des hommes, me paraît aussi y avoir une grande influence. Nos sentimens changent pour elles ; mais l'affection qu'on leur porte alors vaut bien, suivant moi, celle qui n'était souvent déterminée que par le caprice du moment. Nous voyons fréquemment de ces femmes, trop malheureuses victimes de leur imagination et du préjugé, éprouver des pertes immodérées qui les affaiblissent singulièrement, et qui reparaissent quelquefois d'une manière brusque et très-inquiétante ; d'autres devenir sujettes à un écoulement sanguin continuel, lequel peu abondant d'abord, l'est beaucoup dans la suite : alors la maladie fait des progrès, l'affection morale et la faiblesse augmentent, la peau se décolore, les premières voies se dérangent, et il n'est pas rare de voir l'hydropisie succéder à ces divers états. D'après cela, nous pouvons juger combien il devient essentiel de désabuser les femmes à cet égard ! En effet, rien ne leur est plus nuisible que les perplexités auxquelles elles sont en proie. L'expérience prouve combien est grande l'influence qu'exercent les affections tristes de l'ame sur la matrice. En général, les femmes qui sont les plus sujettes aux accidens fâcheux qu'entraîne quelquefois la cessation de la menstruation, sont celles qui ont toujours eu des règles très-abondantes, ou celles qui ont éprouvé des irrégularités fréquentes dans leur cours ; celles qui ont abusé des plaisirs de l'amour, ou qui, par un excès opposé, sont restées inaccessibles au doux penchant de devenir mères, et ont résisté aux élans d'un tempérament quelquefois très-ardent. Chez ces dernières, il est avantageux que la cessation de ce flux se fasse très-lentement et peu à peu, afin que les vaisseaux de l'utérus aient le temps de se resserrer également, et que la matrice puisse s'accoutumer à sa privation. Chez les femmes au contraire bien constituées, chez lesquelles l'utérus conserve un ressort égal dans toutes ses parties, on n'a rien à craindre lorsqu'elle se fait promp-

tement. C'est ainsi que, chez la femme dont l'embonpoint est médiocre, la taille bien proportionnée, les formes assez prononcées, mais arrondies et gracieuses, les seins peu volumineux, fermes et bien placés, le visage animé d'un agréable coloris, et toute la peau présentant une teinte légèrement rosée, les cheveux châtains ou noirs, les veines bleues et d'un calibre médiocre, le pouls grand et vif, dont les mouvemens sont faciles, souples et modérés; chez lesquelles les sensations ne sont ni émoussées ni trop vives, dont l'esprit est vif et enjoué; chez lesquelles les impressions sont vives et passagères; enfin chez lesquelles tout paraît indiquer un tempérament sanguin, une cessation prompte du flux menstruel est assez avantageuse.

Chez les femmes dont la couleur de la peau est blanche, les formes arrondies, l'embonpoint considérable, les vaisseaux peu ou point apparens, dont les mouvemens sont lents; chez lesquelles les impressions sont profondes et constantes; enfin chez lesquelles tout indique la prédominance du système lymphatique, une cessation trop prompte serait funeste, à raison du peu de ressort dont jouissent les vaisseaux sanguins.

Mais combien n'est pas plus à craindre une disparition trop brusque chez les femmes douées d'une extrême sensibilité nerveuse, dont les mouvemens du corps correspondent à la vivacité, à la promptitude et à la variété des déterminations et des jugemens, sujettes aux affections vaporeuses et hystériques, dont la délicatesse des sens, jointe à une imagination exercée et exaltée, leur fait juger des choses d'une manière toute particulière, et amène ces alternatives de peines et de plaisirs, et toutes ces affections de l'ame qui sont, dans un très-court intervalle, remplacées par d'autres contraires!

Enfin, pendant que cette cessation a lieu, de nouveaux changemens s'opèrent, la voix éprouve une altération, les mamelles se flétrissent, la peau se ride, perd sa douceur, son coloris, sa souplesse, les fonctions d'exhalation sont moins abondantes, tout est employé pour aider à l'assimilation; l'utérus rentre dans la classe des organes

qui exercent librement leurs fonctions, et dont l'harmonie constitue la santé.

Chez la femme qui a franchi heureusement l'âge critique, on observe toujours immédiatement après, un plus grand volume à la matrice que dans la jeunesse; la cavité qu'elle conserve est plus considérable, le col est très-souvent un peu ouvert, les bords en sont frangés, déchirés ; les sinus utérins sont plus aisés à apercevoir à cette époque; le tissu de cet organe est moins dense ; quelquefois il y a des ossifications partielles, et alors l'utérus présente des duretés inégales. Dans l'extrême vieillesse la matrice paraît plus petite, bien que sa cavité ne paraisse pas avoir changé. Son tissu est toujours aussi résistant au col.

Si cette cessation s'opère sans orage, on observe que les femmes qui ont passé cette crise vivent plus long-temps que les hommes, et qu'elles sont ordinairement, pendant le reste de leur vie, exemptes d'infirmités. Lorsqu'elles ont cessé d'être soumises à l'influence des organes générateurs, si tout s'est passé dans le calme, leur constitution se rapproche de celle de l'homme à une époque où ce dernier commence à perdre la sienne. Le moral, chez elles, se trouve aussi influencé, leurs goûts et leurs idées changent et se rapprochent de ceux des hommes.

D'après les considérations que nous venons de donner sur la cessation du flux menstruel, il ne nous sera plus difficile de la distinguer de la suppression de ce flux par maladie, et de sa suppression par grossesse.

En effet, pour le premier cas, en considérant l'époque à laquelle la cessation naturelle arrive, la manière dont elle s'opère, si elle se fait peu à peu et par reprises, ou bien d'une manière subite et absolue, si elle est sans accidens ou avec des accidens légers, ou bien si elle a des suites plus fâcheuses, il ne nous sera pas difficile de les distinguer l'une de l'autre.

Pour le second cas, nous trouverons un peu plus de difficulté ; aussi les femmes s'y méprennent-elles souvent. Le docteur *Fothergill* rapporte que les femmes d'une constitution saine et sanguine en appa-

rence, faisant peu d'exercice, accoutumées à une nourriture abondante, éprouvent quelquefois une prompte cessation de leurs règles à un temps où il y a tout lieu de croire que cet écoulement doit durer encore plusieurs années. Elles deviennent en peu de temps replètes, leur ventre semble se tuméfier, elles y éprouvent de la douleur, de la tension; elles ont des picotemens au sein : cette partie augmente souvent de volume; elles ont des malaises le matin, du dégoût pour certains alimens, et autres symptômes de grossesse. Les femmes mariées en sont quelquefois satisfaites, persuadées alors qu'elles sont enceintes; elles s'imaginent même ressentir les mouvemens de leur enfant. Ceci arrive plus communément aux femmes qui ont été mariées très-tard, comme entre trente et quarante. Leur inexpérience les conduit à garder cette opinion, et même elles n'en sont détrompées que quand elles ont dépassé le terme de la gestation.

Souvent aussi des femmes qui ont été long-temps mariées, et qui ont eu des enfans, acquièrent soudainement plus d'embonpoint plusieurs années après que leurs règles sont arrêtées ; elles se soupçonnent alors être grosses, et se traitent en conséquence ; elles se privent de tout exercice, elles mangent ce que leur appétit souvent insatiable demande, jusqu'à ce qu'elles soient enfin parvenues au terme où elles voient qu'elles se sont trompées.

On voit souvent des femmes qui ont eu plusieurs enfans, et qui désirent ne plus en avoir, prendre une véritable grossesse pour une cessation naturelle de leurs menstrues. D'autres, au contraire, qui souhaitent avoir des enfans, et qui approchent de leur quarante-cinquième ou cinquantième année, prendre une cessation naturelle des règles pour une grossesse. Le toucher, dans le plus grand nombre de cas, donnera les indices nécessaires; mais comme il est extrêmement difficile de porter un jugement exact, le médecin doit agir avec prudence, et attendre du temps l'éclaircissement qu'il cherche.

SECONDE PARTIE.

Il est très-difficile de placer dans un cadre précis et régulier, l'histoire générale des accidens et des maladies qui peuvent survenir à l'époque critique; les nosologistes ont tenu peu de compte des dérangemens qui surviennent à la fin de la menstruation; quelques-uns les ont totalement exclus.

M. le professeur *Pinel* a lié naturellement ces accidens aux autres dérangemens de l'évacuation menstruelle, en faisant un genre particulier qu'il a placé à la fin des maladies propres au sexe. (Nos. phil., tom. II.)

Parmi les affections qui se manifestent à l'époque critique, les unes ont lieu dans l'utérus même; les autres, en beaucoup plus grand nombre, résultent des troubles sympathiques des diverses fonctions de l'économie, et peuvent produire une multitude de symptômes et simuler diverses maladies. En effet, l'utérus exerce son empire sur toutes les fonctions de la vie, non-seulement dans l'état de santé, mais plus particulièrement dans celui de maladie. Cet organe éprouve-t-il quelque indisposition, la femme qui en est atteinte tombe bientôt dans cet état de langueur et de nonchalance, de débilité générale que fait tout à coup cesser le rétablissement des fonctions utérines.

On voit donc de quelle utilité nous serait l'étude des sympathies de l'utérus, et quel avantage nous en retirerions pour remédier avec plus de succès aux accidens qu'encourent les femmes au terme de la cessation des menstrues, puisque nous pourrions souvent les prévenir. Mais de même que chaque individu a sa manière de sentir, de même aussi il a ses sympathies particulières. Or, pour énoncer tous les rapports de l'utérus avec les autres organes, nous serions forcés non-seulement de parcourir successivement toute l'économie, parce qu'il en est peu dont les sympathies soient aussi étendues, mais en-

core d'indiquer leurs diverses modifications, suivant les idiosyncrasies. Nous dirons seulement que les plus fréquentes sont celles de l'estomac, des mamelles, de l'encéphale, des organes pulmonaires et abdominaux, et de la peau.

Ainsi, d'après ce que nous avons dit plus haut, nous diviserons, comme le fait dans ses cours l'immortel auteur de la Nosographie philosophique, les affections qui nous occupent en locales et en générales. Mais ces premières elles-mêmes nous paraissent devoir être considérées sous un double point de vue, en tant qu'elles ont leur siége dans l'utérus même, ou bien qu'elles existent dans des organes plus ou moins éloignés du système utérin : tels sont des éruptions cutanées, certains accès de rhumatisme, le cancer du sein, des lèvres, etc., etc. Les générales sont celles qui attaquent toute l'économie, comme différens genres de fièvres et de névroses.

Comme ces affections, soit locales, soit générales, dérivent à cette époque de la vie des mêmes causes, nous allons parcourir rapidement ces dernières.

Causes des affections locales et générales qui surviennent à l'Epoque critique.

On sent combien la connaissance de ces causes nous devient importante; car ce n'est qu'en les évitant, ou en les faisant cesser quand il en est encore temps, qu'on prévient bien des maux. Elles sont ou prédisposantes ou occasionnelles.

Prédisposantes. Ce sont les dérangemens antérieurs de la menstruation, la difficulté de l'établissement de ce flux périodique, l'exaltation ou l'affaiblissement de la sensibilité de l'utérus (états opposés qui apporteront des désordres différens dans les phénomènes de la cessation menstruelle. La première disposera plus particulièrement aux hémorrhagies actives, la seconde aux hémorrhagies passives), l'abus et la privation des plaisirs de l'amour (la vie célibataire est quel-

quefois la source des maux graves qui affligent les femmes à leur retour d'âge), une susceptibilité nerveuse extrême, la vie passée dans l'opulence, l'oisiveté, la bonne chair, l'agitation, les veilles prolongées, l'abus des liqueurs spiritueuses, l'extrême misère, la mauvaise nourriture, la disette, en un mot, toutes les causes débilitantes; les pertes durant la grossesse, les avortemens fréquens, les déchiremens du placenta, plusieurs accouchemens laborieux, les fleurs blanches dans l'intervalle des menstruations, les écoulemens vénériens que l'on décore souvent d'un nom spécieux; les déviations des règles, les chagrins prolongés (ils débilitent insensiblement la santé des femmes, et répandent dans leur constitution des germes de maladie qui ne se développent souvent que pendant le travail de la cessation des règles, époque où elles ont le plus grand besoin de toute leur énergie), une vie trop sédentaire, l'abus des médicamens, surtout des opiacés et des purgatifs, et en général de tous les stimulans. Mais l'utérus n'a pas le privilége exclusif d'influencer les autres organes et de se soustraire à leur réaction. Si les autres fonctions languissent, celles de la matrice perdent aussi de leur régularité. Quand une partie du corps souffre, il semble que le principe vital, se précipitant vers le lieu de la douleur, néglige tous les autres organes. Cette remarque est facile à faire lorsque les maladies étrangères à l'âge critique affectent les femmes à cette période de leur vie; la cessation est alors constamment troublée.

Occasionnelles. Le mauvais traitement des fleurs blanches et des écoulemens vénériens que l'on supprime souvent avec promptitude, et que l'on échange contre des ulcères du col de la matrice, un traitement perturbateur dans des hémorrhagies plus ou moins alarmantes de l'utérus, les affections vives et brusques de l'ame, telles que la frayeur, la colère ou la joie. *Morgagni* en cite deux exemples dans son immortel ouvrage; l'un d'une femme qui mourut par un accès de colère, l'autre par un saisissement de peur. Les écarts de régime, et nous n'entendons parler ici que de l'oubli des pré-

ceptes de l'hygiène, dont les suites sont instantanées; ainsi un excès de débauche, des exercices immodérés, l'exposition au froid.

Maladies qui affectent les femmes à l'Epoque critique.

Affections locales de l'utérus. Les affections locales qui s'observent le plus souvent, sont l'inflammation, l'engorgement, le squirrhe, les ulcères, le cancer, les polypes de l'utérus; des tumeurs fibreuses formées dans le tissu même de cet organe; des hémorrhagies, sans autre affection locale, tantôt actives, tantôt passives, tantôt ataxiques; un flux muqueux ou séreux, qu'il serait souvent dangereux de supprimer, alterne quelquefois avec les hémorrhagies; d'autres fois il est presque continuel : souvent ce flux remplace les menstrues, et reparaît aux mêmes époques. Les hémorrhagies sont souvent le symptôme d'une affection cancéreuse. Enfin on observe quelquefois, à l'époque qui nous occupe, l'hydropisie de l'utérus et de ses dépendances.

Affections locales sympathiques. Souvent ce ne sont que divers symptômes de maladies, tels que des migraines, des vertiges, des insomnies, des étourdissemens, des otalgies, des odontalgies, des anxiétés, de légers crachemens de sang, des syncopes; des pesanteurs dans la région hypogastrique, les cuisses et les lombes; des constipations opiniâtres, des dysuries; d'autres fois, ce sont des tiraillemens, des tensions spasmodiques, qui participent de la nature de la goutte ou du rhumatisme, et qui se fixent aux épaules, à l'articulation de la cuisse ou sur d'autres parties. On doit remarquer que ces affections goutteuses ou rhumatismales sont très-disposées à rétrocéder à l'intérieur, et à produire des symptômes inflammatoires ou spasmodiques qui simulent d'autres maladies primitives; d'autres fois, ce sont des affections réelles, et parmi celles-ci nous pouvons ranger certaines éruptions qui ont leur siége dans une partie quelconque de la peau, telles que (dartres, érysipèles, phlegmons, rhumatismes locaux); certaines hémorrhagies, telles que des hématémèses, hé-

maturies, des flux sanguins hémorrhoïdaux, des épistaxis; des inflammations, telles que des péripneumonies, des entérites, des cystites. Enfin il ne faut pas omettre ici des maladies plus fâcheuses que les précédentes, et malheureusement trop fréquentes; ce sont le squirrhe et le cancer des mamelles et du pylore, des anévrismes du cœur et des gros vaisseaux.

Affections générales sympathiques. Au nombre de celles-ci nous mettrons les affections rhumatismales ou goutteuses générales, toutes les éruptions cutanées générales. Nous ne passerons pas non plus sous silence les maux nerveux et compliqués qui peuvent naître de l'époque critique, les désordres moraux qui caractérisent si bien l'hypochondrie et l'hystérie, et qui ont échoué contre les ressources de la pharmacie. Ce sont quelquefois des douleurs spasmodiques, des mouvemens convulsifs, des tranchées; d'autres fois, ce sont des flatuosités incommodes, des volutations internes qui se dirigent vers l'œsophage, des hoquets anomaux et bruyans, un sentiment de suffocation dans la région précordiale ou d'étranglement dans le larynx et l'œsophage. Il n'est pas rare de remarquer des distensions flatulentes des intestins, des resserremens spasmodiques du rectum, ou même des spasmes douloureux de l'utérus qui simulent le travail de l'accouchement, ou qui provoquent les sensations les plus bizarres et les plus insolites.

On observe aussi assez souvent, à l'époque critique, des fièvres intermittentes, suivies quelquefois d'affections organiques ; c'est dans ces cas et à cette époque qu'on a prétendu proscrire le quinquina. Il faut en effet être très-réservé sur son emploi, à moins que la fièvre ne soit pernicieuse ou qu'il n'y ait point d'irritation ; autrement on s'exposerait à produire des affections organiques des viscères abdominaux, maladies toujours mortelles.

Plusieurs femmes remarquent que les maladies auxquelles elles avaient été sujettes leur reviennent beaucoup plus fréquemment, et qu'elles sont plus graves : souvent on observe des symptômes décidés de pléthore, des ardeurs vagues ou irrégulières, une respiration iné-

gale et laborieuse; dans quelques cas, ce sont des inflammations des intestins, des affections spasmodiques dans différentes parties, des gonflemens des articulations avec douleur ou avec des signes d'inflammation, des hémorrhoïdes et autres effets d'une pléthore bien caractérisée (ces accidens sont plus ou moins urgens, plus ou moins disposés à se renouveler, après s'être calmés une ou deux années) ; dans d'autres cas, on observe un écoulement immodéré de sang, ou bien il y a danger imminent d'une apoplexie ou d'une paralysie, si on s'abstient de la saignée.

TROISIÈME PARTIE.

Moyens propres à prévenir les accidens et les maladies qui peuvent affecter les femmes lors de la cessation des Menstrues.

L'époque de la puberté et celle de la cessation des règles sont sans doute pour les femmes les momens les plus dangereux à passer ; mais une fois qu'elles ont franchi heureusement la première, on a tout à espérer pour la seconde, et il devient bien difficile ensuite de déterminer combien de temps elles ont à jouir d'une existence qu'elles auront su ménager et entretenir par une conduite sage, basée sur les lois de la saine morale et d'une douce philosophie: celles-ci leur auront appris à voir approcher sans frayeur, sans sollicitude, et aussi sans déplaisir, ce moment où elles deviennent inaptes à la procréation. Que de raisons de se consoler dans la vue des êtres qui les entourent, qui leur doivent la vie et qui chaque jour bénissent les auteurs de leurs jours! N'ont-elles pas sans cesse sous les yeux les changemens de tous les corps de la nature, et quelques réflexions ne leur apprendraient-elles pas qu'elles ne font que subir la commune loi ? Du reste qu'elles se persuadent bien d'avance que le sang menstruel ne jouit d'aucune qualité malfaisante, et que les effets que peut amener sa suppression ne sont pas plus difficiles à dissiper que toutes les autres affections auxquelles elles sont sujettes.

Qu'elles ne soient point effrayées de la réapparition de quelques maladies anciennes ou de l'augmentation de quelque infirmité habituelle: en suivant les conseils que leur donnera un médecin instruit, elles ont tout lieu d'espérer d'être promptement soulagées. Qu'elles fuient comme la peste les remèdes des charlatans, des commères, des voisines qui promettent une guérison sûre, radicale, à peu de frais, et qui échangent presque toujours la maladie existante contre quelque affection organique le plus communément mortelle? L'extrême délicatesse de quelques femmes, la grande mobilité de leurs organes jointe à leur excessive sensibilité, font qu'elles ne sont jamais sans besoins et sans desirs. Elles accordent tout au merveilleux, et n'ont recours aux conseils du vrai médecin qu'à une époque où leurs maux sont si graves, qu'il ne reste plus d'amélioration à attendre ni de l'art ni de la nature. Que les femmes qui ressentent les premiers dérangemens à l'époque de la cessation de leurs menstrues prennent quelques précautions, se prémunissent contre les dangers auxquels elles vont être exposées. Mais il en est peu qui s'y décident : elles craignent de perdre des plaisirs qui les conduiront infailliblement à leur perte pour suivre une marche qu'elles méconnaissent, la seule cependant propre à leur assurer des jours sereins et une longévité exempte de souffrances.

Mais comment parvenir à ce dernier but? Les moyens sont simples, faciles à exécuter, et par cela même peut-être trop souvent négligés des femmes. Celles qui sont jolies, ou qui croient l'être, trouvent dans une dose de pilules beaucoup plus d'agrément que dans une promenade du matin, parce qu'aussitôt après elles se croient libres, tandis qu'une promenade contre l'heure accoutumée les gêne dans leurs goûts, trouble leurs habitudes. Comment oser se présenter dans une société avec des yeux languissans et presque fermés par le sommeil?

Parmi les femmes du peuple (des plus grandes villes exceptées), et de la campagne, qui en général passent l'époque critique sans danger, il en est quelques-unes qui sont sujettes à des hémorrhagies

passives et à des altérations organiques, à raison d'un travail excessif, de la misère à laquelle elles sont en proie, ou d'un défaut de propreté, soit sur elles, soit dans leurs habitations. Mais hélas! forcées pour fournir à la nourriture d'une nombreuse famille de ne se donner aucun instant de relâche, comment pourraient-elles éviter tous les maux qui les menacent? C'est à la classe aisée de remplir ce précieux devoir. Diminuer un peu de leur superflu leur serait si facile! et quelle plus douce satisfaction que celle de faire des heureux?

Ces moyens consistent dans l'éloignement des causes capables d'amener une cessation orageuse (causes que nous avons énumérées), et dans l'observation rigoureuse des lois de l'hygiène. Je n'entrerai point dans les détails de cette partie de la médecine exposée d'une manière si savante par M. le professeur *Hallé*. Je rappellerai cependant quelques-uns des principes les plus utiles aux femmes qui éprouvent des dérangemens à la cessation des règles, en suivant la division admise dans ses leçons.

Circumfusa. Au terme de la cessation de leurs menstrues, dit le docteur *Fothergill*, et surtout au retour ordinaire du flux menstruel, les femmes doivent éviter les grandes assemblées, parce qu'elles n'ont pas seulement le grand inconvénient de les faire respirer dans un air vicié qui augmente le trouble de leurs fonctions; mais parce que c'est là où les passions, qui doivent se calmer alors, trouvent un aliment inépuisable.

Elles doivent respirer un air vif et pur, habiter un appartement vaste et un peu élevé, s'éloigner des lieux bas et marécageux, changer d'habitation, si elles en ont une qui soit humide, pour prévenir le scorbut, les fièvres intermittentes, si communes alors et si souvent suivies d'affections organiques. On observe, en général, que les femmes qui habitent les lieux un peu élevés sont moins exposées aux accidens qui se manifestent souvent lors de la cessation des menstrues que celles qui habitent dans les plaines et dans les lieux bas.

Applicata. La mode, ce caprice du jour, a une telle influence sur

toutes les têtes, principalement sur celles des femmes, qu'à l'âge de quarante - cinq à cinquante ans beaucoup d'entre elles, à demi-nues, bravent imprudemment l'intempérie des saisons. Que résulte - t - il de cet oubli funeste et de cette fureur irrésistible de vouloir toujours plaire? Qu'à cette époque, qui rend les femmes plus susceptibles de contracter des maladies, le froid auquel elles sont exposées hâte la formation des squirrhes, des cancers de l'utérus, etc. Il n'est guère d'usage, du moins chez le plus grand nombre d'entre elles, de porter habituellement, et surtout à l'approche de l'apparition des règles, pendant qu'elles durent et lorsqu'elles sont sur le point de disparaître, des caleçons; je crois cependant que la décence et la santé trouveraient dans ce conseil un avantage réel. D'autres, prenant une voie opposée, se surchargent de vêtemens quelquefois incommodes, presque toujours nuisibles. Mais, au milieu de tout cela, est-il donc si difficile de prendre un terme moyen, de se couvrir modérément?

Parmi les vêtemens dont se servent les femmes, les habillemens serrés doivent être totalement proscrits : chez les jeunes personnes, parce qu'ils exercent une compression funeste sur les organes pulmonaires, et parce qu'ils déterminent un excitement du système nerveux, que l'on verra toujours trop tôt dominer. (N'ont-elles pas alors assez et de leurs attraits et de leur fraîcheur? Pourquoi leur donner les premières leçons de coquetterie?) Chez les femmes, à l'époque de la cessation du flux menstruel, parce qu'alors la moindre compression suffit pour produire des affections organiques, telles que le cancer des mamelles, de l'estomac.

Les lits mous, trop chauds, augmentent la faiblesse, la susceptibilité nerveuse; amènent l'obésité, entretiennent les constipations opiniâtres; excitent aux plaisirs de l'amour, que l'on doit principalement se proposer de modérer à cette époque. Les femmes ne doivent rester au lit que le temps nécessaire pour le sommeil. C'est un conseil de rigueur pour prévenir les accidens, ou leur augmentation, s'ils existent déjà.

Pour réparer les ravages du temps par l'art de la parure, quelques femmes font un grand usage de cosmétiques, et elles ont en vue de faire disparaître de la peau des taches, des rousseurs, des dartres qui en ternissent l'éclat; elles réussissent quelquefois, mais elles convertissent de légères incommodités en des maladies dont on méconnaît la source, mais qui leur sont toujours funestes.

Elles doivent fréquemment changer de linge, faire usage de quelques bains légèrement tièdes, et n'y rester que le temps suffisant pour nettoyer la peau, ou bien n'employer que des lotions si on avait à craindre que ce moyen fût nuisible. Si on avait à détourner les bouffées de chaleur qui se portent à la figure, et à combattre certains maux de tête qui tiennent beaucoup plus à la susceptibilité qu'à la pléthore de l'individu, il n'y aurait guère que les pédiluves chauds qui pourraient procurer quelque soulagement.

Ingesta. C'est à l'époque de la cessation des menstrues que le régime pythagoricien est utile. Les femmes parvenues à cet âge ne sauraient être trop tempérantes. Celles qui sont pléthoriques, qui étaient sujettes à des évacuations abondantes, doivent user d'alimens légers, se nourrir principalement de racines potagères, n'user qu'avec la plus grande sobriété des viandes noires qui contiennent beaucoup de gélatine, et fournissent beaucoup à l'hématose, comme celle des vieux animaux ou de ceux qui se sont beaucoup exercés, tels que le bœuf, le pigeon, le gibier; faire usage des fruits de la saison. Elles doivent insister sur la diète, se mettre à l'usage du petit-lait, des eaux minérales aigrelettes, aciduler leurs boissons dans l'été. Elles peuvent supprimer avec avantage le repas du soir, ou bien ne le prendre que très-léger, lorsqu'elles éprouvent des bouffées de chaleur avec suffocation. Elles préviendront par ce moyen les dangers que fait craindre la pléthore, et en même temps elles obtiendront un sommeil paisible. Elles pourront user avec avantage des viandes blanches, de veau, de poulet: le poisson pris dans les eaux courantes sera préférable au poisson des étangs, qui est de plus difficile diges-

tion; mais ils deviendraient nuisibles si, comme le disent plusieurs auteurs, ils augmentent la secrétion de la semence, et excitent aux plaisirs de Vénus.

Les femmes qui sont très-sujettes aux éruptions cutanées à l'époque de la cessation de leurs règles doivent être très-réservées sur l'usage du poisson, puisqu'il est constant que les individus qui ne vivent que de poissons sont bien plus exposés que les autres hommes aux maladies de la peau.

Mais si, au lieu d'insister sur la diète dans l'intervalle de la menstruation, elles vivent dans l'oisiveté et la bonne chair, si elles boivent des vins généreux, des liqueurs, si elles usent immodérément du café, du thé, la cessation du flux menstruel sera orageuse pour elles, et accompagnée de maladies qui demandent des secours plus ou moins prompts. Au rapport de plusieurs médecins, depuis que les femmes des villes font un usage habituel du café, les fleurs blanches et plusieurs autres affections organiques de l'utérus sont devenues bien plus communes qu'elles ne l'étaient dans les siècles précédens. L'usage du café pris avec modération n'est pas nuisible aux femmes d'un tempérament lymphatique, qui doivent user d'alimens succulens, prendre modérément d'un vin généreux, recourir aux frictions sèches.

Les femmes d'un témpérament nerveux, portées à la volupté doivent s'abstenir avec soin des alimens échauffans et stimulans, parce qu'ils peuvent produire de grands accidens à cette époque, où elles sont très sujettes aux hémorrhoïdes, aux hémorrhagies de l'utérus, à la strangurie et à des attaques d'apoplexie; elles doivent s'abstenir aussi des farineux, parce qu'ils développent des flatuosités auxquelles elles sont très-sujettes.

Excreta. Dans l'histoire générale des accidens qui peuvent affecter les femmes à l'époque de la cessation des menstrues, nous avons fait mention des constipations, des dysuries qui s'observent à cette époque. C'est ici le lieu de blâmer les moyens qu'emploient beaucoup

de femmes pour les faire cesser ; lorsqu'elles ont le ventre resserré, qu'elles éprouvent des douleurs abdominales, des épreintes, des ténesmes en allant à la selle, elles ont recours aux lavemens et aux purgatifs de toute espèce : nous allons faire ressortir l'abus de l'emploi de ces différens moyens.

Les lavemens sont sans doute les moyens les plus doux et les plus simples pour vider les gros intestins, ou tenir le ventre libre : aussi les femmes y ont-elles fréquemment recours vers l'âge critique, pour peu qu'elles se sentent constipées. Quelques auteurs conseillent même de les composer avec des infusions ou décoctions de plantes emménagogues, telles que la matricaire et l'armoise, comme s'il était nécessaire d'attirer les fluides vers la matrice à une époque où la nature cherche au contraire à les en détourner. On sent donc quels seraient alors les dangers des lavemens irritans, et ces remèdes ne seraient-ils que d'eau pure ou de liquides mucilagineux, les praticiens distingués croient avec raison que leur continuité ou leur trop fréquent usage serait nuisible, parce qu'ils pourraient relâcher et disposer la femme aux hémorrhoïdes, qui peuvent être avantageuses à celles qui sont pléthoriques, mais qui n'en sont pas moins un mal réel qu'on doit prévenir, puisqu'on a des moyens moins incommodes et plus surs pour remédier à la pléthore. Ces moyens sont des bains de siége, surtout lorsque la constipation n'est entretenue que par l'état spasmodique du conduit intestinal. Ces moyens conviennent aussi pour apaiser les coliques nerveuses, le prurit ou l'ardeur des organes génitaux, la dysurie et la strangurie; ils peuvent à la vérité contribuer à la formation de quelque congestion sanguine à l'extrémité du rectum, mais ils ne courent pas le risque de produire comme les lavemens, des cancers de cette partie, ni de fatiguer le canal intestinal en le dépouillant du mucus qui le lubréfie : elles devront se contenter de faire usage des boissons rafraîchissantes et délayantes.

Les purgatifs dont l'usage est si généralement répandu, et auquel les femmes accordent tant de confiance, ne doivent être employés que pour dissiper l'embarras des intestins ; encore faut-il n'avoir re-

cours alors qu'aux plus doux, aux simples cathartiques, tels que le jus de pruneaux, la manne, la casse ou les tamarins, le petit-lait avec le tartitre acidule de potasse, les chicoracés avec le sulfate de soude ou sel de Glauber, le sulfate de magnésie. Tous les autres, surtout les résineux, qui sont les plus drastiques, doivent être absolument proscrits, de crainte qu'en irritant les viscères abdominaux, ils n'augmentent par sympathie la sensibilité du système utérin, laquelle n'est déjà que trop exaltée à cause de la révolution qui s'y opère. Ce n'est donc pas sans raison que *Fothergill* s'est élevé contre l'usage inconsidéré que font quelques femmes de la teinture sacrée, des pilules de Rufus, de l'élixir de propriété, etc. Ces sortes de préparations pharmaceutiques, dont l'aloès fait la base, doivent déterminer un plus grand afflux de sang vers les vaisseaux hémorrhoïdaux, ainsi que vers ceux de la matrice qui leur sont contigus. On ne connaît donc aucune maladie des femmes, soit locale, soit générale, où ces évacuans puissent être administrés à l'époque de la cessation menstruelle.

Mais il n'en est pas de même de la saignée, qui, prescrite à propos, peut prévenir une foule d'accidens qui menaceraient les femmes pléthoriques et sanguines, et dont les plus terribles sont des coups de sang ou des attaques d'apoplexie. Elle devient surtout essentielle lorsqu'elles en ont contracté l'habitude; l'omission en serait peut-être nuisible, comme l'expérience l'a souvent constaté. Mais quel sera le vaisseau qu'il faudra ouvrir? *Hoffmann* et *Mauriceau* recommandent la saignée du pied; mais celle-ci a l'inconvénient de faire affluer le sang dans les parties inférieures, et surtout dans la région utérine. Nous nous rangeons plutôt de l'avis de ceux qui conseillent la saignée du bras, parce que le sang se porte particulièrement vers les parties supérieures, ainsi que le prouvent les maux de tête plus ou moins violens, les rougeurs et les efflorescences du visage, les hémorrhagies nasales chez plusieurs femmes, les crachemens de sang chez celles qui ont la poitrine faible, et chez qui tout annonce un vice héréditaire ou acquis dans les organes intérieurs de la respiration. Peut-être cependant lorsqu'il existe des signes bien manifestes de

pléthore, est-il indifférent de tirer du sang dans un endroit plutôt que dans un autre. Le grand art consiste ici à ne pas trop multiplier ces évacuations, et à s'arrêter quand il le faut, afin de ne pas épuiser la femme. Il peut être utile, même indispensable, de répéter la saignée plusieurs fois lorsque les règles sont sur le point de disparaître; mais cette nécessité doit diminuer à mesure qu'on s'éloigne de l'âge critique.

Souvent même, comme le remaque *Fothergill*, quelques femmes s'opposent à la saignée : elles ont le genre nerveux délicat, la vue seule d'une lancette les ferait tomber en défaillance : elle leur a été constamment contraire. Mais toutes les fois qu'elles ont un pouls plein et dur, une grande chaleur, on ne doit pas craindre de la pratiquer; loin d'augmenter les symptômes, elle ne peut que les diminuer, puisqu'ils dépendent évidemment de la pléthore. D'autres, dans la crainte de devenir hydropiques, parce qu'elles ont les articulations gonflées, s'opposent à la saignée : mais lorsque ce gonflement paraît être accompagné de dureté, qu'il y a phlogose, douleur, comme on l'observe communément, on manque rarement de retirer de bons effets de la saignée et de quelques laxatifs.

Si la pléthore n'était que locale ou utérine, les sangsues appliquées sur la région lombaire seraient plutôt indiquées : on les a vues souvent réussir lorsque les femmes se plaignaient de pesanteur à l'hypogastre, au périnée et aux cuisses, signes qui annoncent une congestion dans les vaisseaux du système utérin. Il est vrai qu'il ne faut pas mettre moins de réserve dans l'emploi de cette saignée partielle que dans celui de la saignée générale. Quelques praticiens, entre autres M. *Landré-Bauvais*, prétendent que les sangsues à la vulve peuvent prolonger les accidens et occasionner des squirrhes et des engorgemens de la matrice. Un autre praticien non moins distingué, dans le cas d'hémorrhagie utérine, a été à même de constater le mauvais effet des sangsues à la vulve; mais il n'a cependant jamais observé ni squirrhe, ni engorgement produit par cette cause (M. *Récamier*).

Les cautères et les exutoires ont eu pendant long-temps du crédit

et de la vogue à l'époque critique : mais les devaient-ils à la mode, ou à un avantage réel ? C'est ce qu'il ne serait pas difficile de déterminer. Du reste, nous pensons qu'il en est de ces moyens comme de beaucoup d'autres, qu'il faut savoir discerner les cas dans lesquels ils conviennent. Il faut en effet se bien persuader qu'ils n'ont point la propriété d'évacuer une matière délétère ou nuisible qui circule dans le corps ; leur principal effet est d'exciter un centre d'irritation sur le lieu où ils sont appliqués, d'y attirer une plus grande quantité de fluides, ou même de prévenir l'engorgement ou la congestion dans des viscères plus ou moins essentiels à la vie. *Fothergill* préconise beaucoup les exutoires, et surtout le cautère chez les femmes qui ont été sujettes à des éruptions cutanées, à des ophthalmies, à des gonflemens glanduleux, à des douleurs errantes et rhumatismales. Ce que nous disons du cautère peut aussi s'entendre du vésicatoire, auquel certains praticiens accordent la préférence, parce qu'il agit d'une manière plus prompte, et sur une plus grande surface. Le succès de ce dernier est surtout constaté dans le cas d'hémorrhagie, où il agit en établissant un nouveau centre d'irritation : il doit être préféré au cautère, lorsqu'un vice organique s'est développé, tel qu'un cancer de l'utérus, des mamelles, avec engorgement des glandes inguinales, lombaires, axillaires, parce qu'alors il est à craindre, comme l'a observé le célèbre professeur *Boyer*, qu'il ne se convertisse en un ulcère cancéreux, et qu'on ait alors une nouvelle maladie à combattre.

Gesta. Parmi les causes que nous avons énumérées comme propres à déterminer des accidens à la cessation du flux menstruel, nous avons eu le soin de noter la vie sédentaire. Il paraît même qu'à cette époque les accidens que les femmes éprouvent les engagent encore à faire moins d'exercice qu'avant. Cette inaction jette les organes dans l'inertie ; le système nerveux acquiert une mobilité et une susceptibilité extraordinaires, qu'il devient bien difficile de modérer par la suite. Nous pensons donc qu'un exercice qui ne va pas jusqu'à

la fatigue, et que de légères dissipations sont de la plus grande utilité.

Rien n'est plus salutaire en effet qu'une promenade en plein air, et proportionnée aux forces ; elle favorise la répartition des sucs dans tous les organes, récrée l'ame et lui fait éprouver des sentimens agréables, si nécessaires à l'âge critique. Ces promenades doivent être faites le matin de bonne heure avant le repas, ou immédiatement après ; mais, dans ce cas, il faut qu'elles soient très-modérées, dans la crainte de troubler la digestion : il faut les faire dans des lieux secs et élevés, et non dans les allées, les jardins publics, où l'on rencontre tous les inconvéniens des grandes assemblées. Il faut que les femmes s'entourent de personnes capables de les égayer et de les distraire : quand l'esprit est sans cesse occupé de ses peines, la solitude ne peut que les nourrir. *Baglivi* dit qu'en pensant trop à sa digestion, on ne digère pas : il en est de même de toutes les autres fonctions, on les trouble en s'en occupant. Cependant, si ces personnes étaient trop faibles, on recommanderait l'exercice fait en voiture suspendue, ou en litière, etc., mais nullement l'exercice à cheval ou dans des voitures mal suspendues, surtout dans des lieux âpres et raboteux, où le cahotement imprimerait à tout le corps des secousses plus ou moins violentes qui se communiqueraient à la matrice. Il ne faut pas que les femmes prolongent jamais leur exercice jusqu'à la fatigue ; mais dès qu'elles sont délassées, elles doivent le reprendre.

Il est un abus bien funeste parmi les femmes du grand monde ; je veux parler de l'habitude qu'elles ont de se coucher très-tard. Elles cherchent au milieu de tous les stimulans à réveiller leurs organes, qui ne demandent que le repos ; et pour jouir ensuite du sommeil, elles font un abus de l'opium et de ses préparations, qui n'agissent qu'en jetant dans un état pour ainsi dire pathologique le système nerveux : elles augmentent ainsi les accidens au lieu de les diminuer. La seule ressource pour faire cesser les insomnies, est de bannir les veilles prolongées, et surtout les excitans.

Elles se leveront de bonne heure, et particulièrement dans l'été,

le printemps : elles en retireront le double avantage de jouir d'un air plus pur, et de pouvoir être récréés plus agréablement par la vue d'un spectacle imposant, celui de la nature, et par le chant mélodieux des oiseaux, qui font éprouver de si douces sensations à tous les êtres qui savent sentir. Il faut cependant convenir que les femmes excessivement nerveuses ont plus besoin de se reposer ou de dormir que les autres ; c'est pour cela aussi qu'elles doivent veiller moins tard et prendre plus de repos.

Percepta. S'il est vrai, comme on ne peut en douter, que la tranquillité de l'ame soit indispensable à une époque où la femme change pour ainsi dire de constitution, faut-il s'étonner qu'alors les maladies les plus graves et les plus opiniâtres succèdent, soit à des affections morales trop vives ou long-temps concentrées, soit à des passions qui n'ont point de frein ? Certaines femmes s'affligent et se désolent quand elles voient arriver le terme de leur fécondité, parce qu'avec lui s'envolent des plaisirs dont la perte leur cause des regrets; elles se peignent alors l'avenir sous les couleurs les plus noires : de là un fond de chagrin et de tristesse, quelquefois de désespoir, et mille autres affections qui ont la plus grande influence sur leur santé. Nous voyons donc ici combien il serait essentiel que quelques personnes pussent s'emparer de l'esprit des femmes, de manière à pouvoir les diriger à leur gré, et les plier à toutes les circonstances de la vie ; combien il serait utile de prendre des précautions pour ne pas les émouvoir fortement et leur occasionner des emportemens nuisibles, et quelquefois même mortels par leurs effets. C'est aux personnes qui les entourent, aux parens, aux amis, à se charger de pareils soins : de qui peuvent-elles espérer les plus grandes marques d'attachement et d'égard, si ce n'est des personnes mêmes qui possèdent leur confiance et leur amitié, et qui doivent veiller continuellement à leur faire éviter ce qui pourrait influencer d'une manière désavantageuse la nouvelle constitution qu'elles embrassent?

Mais les affections tristes de l'ame ne sont pas les seules qui puissent

agir d'une manière désavantageuse sur l'époque critique ; *l'excès en tout est un défaut,* et les affections les plus gaies peuvent également être quelquefois mortelles : aussi faut-il prendre les plus grands ménagemens quand il s'agit d'annoncer alors quelques nouvelles aux femmes.

Parmi les passions, il en est deux qui leur sont bien funestes, surtout à la cessation du flux menstruel : je veux parler de l'amour et du jeu.

Par les ravages que produit le premier dans le second âge, dans cet âge brillant fait pour les passions douces et tendres, qu'on juge de ceux qu'il doit amener à une époque où toute l'économie est bouleversée , où commence à s'établir un nouveau mode de vie et d'existence! Mais au lieu d'arrêter ou de modérer leurs penchans, les femmes naturellement passionnées et voluptueuses recherchent au contraire tout ce qui peut les réveiller: liaisons tendres, intrigues amoureuses, peintures lascives, livres obscènes, conversations licencieuses, souvent suivies de l'abus du coït ; telles sont les ressources qu'elles savent se ménager pour jouir encore d'un temps qui leur échappe. Est-il besoin de tracer ici la conduite qu'elles doivent tenir, et dois-je leur faire observer que l'amour tire souvent sa source de la mollesse et de l'oisiveté ?

Nous n'avons encore rien dit du jeu, laissons *Roussel* s'exprimer à cet égard : « Qu'on se représente un cercle de personnes clouées sur « des chaises autour d'une table, et dans une atmosphère usée et cor- « rompue, dont le corps est immobile, tandis que leur esprit est « dans une agitation extrême ; alternativement ballottées par l'es- « poir et la crainte, seulement occupées du soin de captiver les « faveurs de l'aveugle dieu auquel elles sacrifient ; qui se laissent « entraîner au gré de la passion qui les animent, oublient et les « devoirs qui les appellent et les heures qui s'écoulent, et ne sor- « tent enfin de ce violent accès que pour se plonger dans des cha- « grins plus réfléchis ; et on aura une idée de ce qu'on appelle « jeu ». Quelle situation pour des femmes chez lesquelles s'opère

une révolution qui exige le plus grand calme, et d'où peuvent dépendre une foule d'accidens, pour peu qu'on trouble la marche de la nature! On voit ici le remède : prévenir par une éducation soignée le développement d'une aussi funeste passion, et la modérer lorsqu'elle existe.

Je ne puis mieux terminer ce faible essai qu'en faisant des vœux pour que les femmes prennent un peu plus de soin de leur santé, et pour qu'elles sachent se ménager sur la fin de leurs jours une existence entourée d'agrémens plus grands que ceux qu'elles croient trouver souvent loin des préceptes hygiéniques que j'ai cherché à exposer.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* LORRY).

I.

Mensibus copiosioribus prodeuntibus, morbi contingunt : non prodeuntibus , ab utero fiunt morbi. *Sect. V*, *aph.* 57.

I I.

Apoplectici autem fiunt maximè, ætate ab anno quadragesimo usque ad sexagesimum. *Sect. VI, aph.* 57.

III.

Mulier non laborat podagrâ, nisi menses ipsi defecerint. *Ibid*, *aph.* 29.

I V.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit. *Sect. V, aph.* 32.

V.

Mulieri, menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Ibid.* , *aph.* 33.

V I.

Si mulier quæ nec prægnans est, nec peperit, lac habeat, ei menstrua, defecerunt. *Ibid.*, *aph.* 39.